

Le dernier voyage de Vasili

Marjolaine Thibeault

Volume 8, numéro 3-4, printemps-été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6080ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibeault, M. (1993). Le dernier voyage de Vasili. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 75-80.

MARJOLAINE THIBEAULT

Le dernier voyage de Vasili

«On dit qu'un vieux bateau, qui avait autrefois beaucoup servi mais qui avait encore fort belle allure, partit un jour du petit port de l'île d'Alonissos avec, à sa barre, un capitaine de dix-sept ans. Comme le voulait alors la tradition, celui-ci avait appris son métier de son père, qui lui-même l'avait appris du sien, qui...

Vasili, car c'était son nom, aussi loin qu'il s'en souvienne, avait toujours rêvé de bateaux. De ces bateaux qui font des voyages au long cours. De ces bateaux d'où descendent des touristes heureux après deux jours ou trois semaines en mer. D'un bateau couleur d'océan dont il serait le capitaine.

Il aimait la mer pour ce qu'elle apportait à l'homme : les poissons délicieux que savait si bien apprêter sa mère; les aventures incroyables que savait si bien raconter son père; les rêves rocambolesques qui hantaient ses nuits. Ses parents comprenaient ses rêves; ils vivaient de la mer depuis toujours. Une goélette habilement dessinée par le père de Vasili trônait d'ailleurs, depuis que la maison était construite, au-dessus du meilleur fauteuil de la maison. Celui fait pour rêver.

On dit que c'est cette goélette-là, celle-là seulement, qui hantait les rêves de Vasili.

Malgré son jeune âge, Vasili était brave. De plus, il était juste. Le temps venu, il n'eut aucune difficulté à former un équipage. Un cousin, qui habitait un village proche, s'embarqua à titre de cuisinier. Deux jeunes garçons, que Vasili connaissait depuis toujours, se joignirent à eux.

Le modeste héritage que lui avait laissé son grand-père quelques années auparavant lui permit d'acquérir un vieux bateau qu'il arrangea en six semaines avec l'aide de son père. Celui-ci était fier, la relève était assurée, bien assurée. D'ailleurs il n'en avait jamais douté, il avait vite compris que les mains de son plus jeune fils étaient faites pour tenir une barre.

C'est un 4 juillet que le jeune capitaine amena pour la première fois son bateau, le *Telguinos*, au large d'Alo-nissos. Toute la famille était sur le quai, les membres de l'équipage au poste, une vingtaine de touristes à bord. On dit que la poitrine du jeune capitaine s'est gonflée d'orgueil quand le moteur du *Telguinos* a commencé à ronronner.

Quand le bateau tourna le dos au port, le jeune capitaine épinglea le dessin de la goélette que son père avait fait au-dessus de la barre en disant «un jour, je serai capitaine d'un bateau plus beau encore. Les touristes les plus riches me paieront pour y monter. Il sera de chêne solide. Les vents et la marée montante ne pourront rien contre lui.»

L'île d'Alonissos était déjà loin quand le vent du large s'offrit pour pousser le *Telguinos*. Le capitaine accepta l'offre, coupa les moteurs et donna ordre de sortir la grand-voile. Les matelots obéirent aussitôt. On dit qu'au loin, au bout du quai de l'île, le père du jeune capitaine dut baisser ses jumelles pour essuyer du revers de la main une larme d'orgueil.

Le *Telguinos*, toutes voiles dehors, fendit les vagues trois jours durant, s'arrêtant de temps à autre le jour pour laisser les touristes plonger, amarrant dans les baies la nuit pour laisser l'équipage se reposer. La vie sur le bateau était douce. Les touristes s'amusaient ferme et appréciaient les îles et les baies que leur faisait découvrir le jeune capitaine. Les matelots travaillaient fort et inventaient ensemble des exploits à venir pour la nouvelle équipe pleine de promesses qu'ils formaient.

Le bateau s'engageait sur le chemin du retour, longeant Skiatos, quand le vent changea d'humeur. Se plaçant sur le flan du *Telguinos*, le vent tendit si bien sa voilure qu'une des voiles basses céda. Dans un bel ensemble, les matelots entreprirent de rentrer les voiles, le temps que passe la tourmente. Par malheur, le vent s'obstinait dans son effort, contrant celui des marins. Par nature, la mer se rangea du côté du vent, usant de ses plus grosses vagues. Celles des légendes. Celles qui font froid dans le dos et procurent de longues histoires aux anciens marins quand ils se rassemblent les soirs d'hiver. Celles qui poussent les gens des îles à s'entasser sur les ports, priant en silence pour que ceux qui gagnent leur vie en mer reviennent encore.

Le jeune capitaine n'eut aucune peine à reconnaître ces lames. On dit qu'il serra plus fort la barre, qu'il jeta un coup d'œil au dessin épinglé un peu plus haut et que, doucement d'abord, puis de plus en plus fort, il entreprit de chanter la chanson du Courage que lui avait apprise son père : «Quand tu es seul au front, quand la tempête toujours te poursuit, laisse tout partir, laisse tout partir, seul retiens, bien calé dans le creux de ton cœur, le courage de combattre...» Les touristes crurent que le jeune capitaine devenait fou. Les matelots reprirent le refrain avec lui. À tue-tête ils chantaient, manœuvrant les cordages et les voiles. Le grand mât craquait mais tenait bon. Les marins en faisaient autant. Trempés jusqu'à la moëlle, sous les yeux effrayés des touristes, six heures durant, ils combattirent le vent. Jusqu'à ce qu'il revienne à de meilleurs sentiments.

Le soir venu, le *Telguinos* se balançait doucement dans une baie hospitalière où Vasili avait décidé d'amarrer. Les touristes fêtèrent le jeune capitaine et son équipage, leur offrant les boissons et les gâteaux qu'ils conservaient depuis le départ dans leurs cabines. Au loin, sur les îles d'Alonissos et de Skiatos, des gens furent éveillés en pleine nuit par la chanson du Courage. On dit que seul un vieil homme, qui connaissait bien cette chanson pour l'avoir maintes fois chantée à son plus jeune fils, parvint à s'endormir dans la rumeur.

Le lendemain, le vent était favorable, la mer d'huile. Le *Telguinos* se portait bien, hormis la voile déchirée et quelques instruments détraqués. Le cousin entreprit de recoudre la toile, les autres commencèrent à nettoyer le

pont. Même les touristes mirent la main à la pâte, suivant les instructions de Vasili.

Au lendemain de la tempête, Vasili se leva tôt et contempla longtemps l'océan, essayant de se rappeler les paroles de son père décrivant la mer lorsqu'il naviguait à ses côtés : «Au large de Skiatos, le vent qui vient du sud apporte avec lui des branchages qui peuvent se prendre dans ton moteur. Prends garde. Vingt nœuds au large d'Alonissos, tu tiens la barre à trente-cinq degrés. Une légende raconte qu'une forêt a jadis été immergée un peu plus à l'ouest et que les arbres continuent d'y pousser. Ce n'est qu'une légende, bien sûr, mais tiens la barre bien droite. On ne sait jamais.» Puis plus rien. Vasili avait beau essayer, ses souvenirs s'arrêtaient là. Il se souvenait que son père lui avait parlé de rochers que la mer recouvrait à peine, c'était tout.

Il s'installa à la barre vers sept heures. Il mena son bateau selon les souvenirs de son père, forçant le destin quand les souvenirs s'arrêtaient.

On dit qu'il a murmuré quelque chose au sujet d'une goélette de papier, quand il a aperçu les rochers, mais il était trop tard. Il a tourné plein sud, tentant de les éviter. Quand ils ont percé la coque, le jeune capitaine a dit «je reste.» Il a aidé les passagers à sauter dans les canots de sauvetage. Il a vu l'arrière du bateau descendre dans la mer; ses matelots s'emparer des bouées et se jeter à l'eau; le grand hunier se fendre; le grand mât se casser en deux; l'eau prendre possession du pont.

Il s'est vu seul avec le *Telguinos* et, avec lui, il est lentement descendu au fond de l'eau.

On dit que sur l'île d'Alonissos, ce matin-là, un vieil homme s'est rendu au port plus tôt qu'à l'habitude et que depuis il y passe ses journées, les yeux sur la mer, fredonnant une chanson que son plus jeune fils autrefois aimait entendre.»